

Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 25 (1937)
Heft: 103

Artikel: Les travaux de M. Emanuel Hirsch sur le quatrième évangile
Autor: Menoud, Philippe-H.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-380310>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LES TRAVAUX DE M. EMANUEL HIRSCH SUR LE QUATRIÈME ÉVANGILE

Emanuel HIRSCH, *Das vierte Evangelium in seiner ursprünglichen Gestalt verdeutscht und erklärt*. Tübingen, Mohr, 1936, 466 p. — *Studien zum vierten Evangelium (Text, Literarkritik, Entstehungsgeschichte)*. Tübingen, Mohr, 1936. VIII-190 p. (Beiträge zur historischen Theologie, 11).

Depuis la publication des écrits mandéens, il y a douze ans, les recherches sur le caractère et les origines de la pensée johannique se sont multipliées, et le problème de la composition de l'évangile a passé au second plan. Aussi lira-t-on avec intérêt et curiosité les ouvrages récents de M. Hirsch, de Goëttingue, qui abordent le problème par l'analyse littéraire de l'évangile. M. Hirsch n'est pas un *Neutestamentler*⁽¹⁾, mais il a été conduit à étudier le quatrième évangile par ses propres travaux de séminaire. Il expose le résultat de ses recherches dans deux volumes parus à quelques mois d'intervalle : le premier, *Das vierte Evangelium*, destiné au grand public, est une reconstitution de l'évangile johannique primitif, traduit et commenté, et précédé d'une introduction traitant de l'auteur, de l'historicité, du plan et des liens de cet évangile avec « l'évangile ecclésiastique » ; le second volume, les *Studien*, doit justifier aux yeux des hommes du métier les positions critiques adoptées dans le premier ; on y trouve le texte grec de l'évangile — des caractères différents distinguent

(1) Né en 1888, M. E. Hirsch est privat-docent à l'Université de Bonn en 1915, professeur ordinaire d'histoire de l'Eglise à l'Université de Goëttingue en 1921 ; depuis l'automne 1936, il occupe dans la même faculté la chaire de théologie systématique. On lui doit entre autres d'importants travaux d'histoire et de philosophie, deux volumes de sermons, et un livre, aujourd'hui un peu oublié, *Jesus Christus der Herr* (1926). — Sur l'orientation générale de sa pensée, on lira son travail *Die Lage der Theologie* (Deutsche Theologie, 1936, 2/3) ; cf. H. GOLLWITZER, *Eine Anfrage. Zu einem Aufsatz von E. Hirsch*, dans les Theologische Blätter, 1936, 9/10.

l'œuvre de l'évangéliste (*E*) du travail du rédacteur (*R*) — une analyse littéraire et une étude systématique sur l'origine de l'évangile et accessoirement des épîtres et de l'Apocalypse, dont l'histoire est liée à celle de l'évangile⁽¹⁾.

Si M. Hirsch en appelle volontiers à l'autorité de Schwartz et de Wellhausen dans le domaine de la critique littéraire et à celle de Bacon dans le domaine de la critique historique, il défend pourtant des conceptions et des solutions personnelles. Il éveille l'attention du lecteur par l'aspect un peu romanesque de sa construction, et il la retient par l'élégance de la langue, la clarté de l'exposition et le sens profond des choses religieuses que révèle telle ou telle page du commentaire. Car M. Hirsch a l'ambition de rendre actuel à ses lecteurs le message du livre qu'il explique, et dans lequel il ne voit pas seulement un beau champ de manœuvres exégétiques, comme on serait tenté de le déduire de l'analyse forcément sèche et sommaire que nous donnons ci-dessous de ses deux volumes.

Réduite à ses lignes essentielles, la thèse de M. Hirsch se présente comme suit : Le quatrième évangile a été retouché par un rédacteur ecclésiastique. L'évangile primitif, qui date de l'an 100 environ, est l'œuvre d'un véritable artiste resté anonyme, un pagano-chrétien d'Antioche, qui n'a pas fait œuvre d'historien, mais qui a écrit en croyant et pour des croyants. Ses sources sont les évangiles synoptiques librement exploités et, pour les éléments qui lui sont particuliers, des légendes sur Jésus qu'il a été le premier à mettre par écrit et un évangile, aujourd'hui perdu, d'origine samaritaine. Il a retravaillé tous les matériaux qu'il a utilisés, et il a fait une œuvre originale d'une parfaite unité de pensée.

Cet évangile antiochien ne saurait être l'œuvre de l'apôtre Jean, car celui-ci a été mis à mort par les Juifs à Jérusalem en 62, en même temps que Jacques, frère de Jésus. Il n'est pas non plus l'œuvre du presbytre Jean. Ce Jean, un Jérusalémite né en 20 environ, fut d'abord presbytre de l'Eglise de Jérusalem ; après les événements de 70, il se fixa à Ephèse, où il mourut peu après l'an 100. Sa qualité de témoin des origines de l'Eglise, peut-être même de Jésus qu'il peut avoir rencontré comme enfant, lui avait assuré une situation éminente au sein des Eglises d'Asie ; personnalité forte, il avait affermi les Eglises et lutté énergiquement contre le gnosticisme envahissant ; aussi fut-il considéré après sa mort comme le véritable fondateur du christianisme asiatique et confondu avec l'apôtre Jean.

Ce « Jean de Jérusalem et d'Ephèse » avait composé une Apocalypse à Pella en 68-69 ; il la réedita en Asie, à l'époque de Domitien ; cet ouvrage (*A*) comprend les passages suivants de l'Apocalypse canonique : I, 1-3 ; I, 7 ; IV, 2-XXII, 10 ; XXII, 18-19. En même temps Jean le Presbytre publia une œuvre nouvelle (*B* = Apocalypse I, 4-6 ; I, 8-III, 22 ; XXII, 11-17 ; XXII, 20-21), un avertissement contre l'hérésie adressé « aux sept Eglises ». Au temps de

(1) En citant M. Hirsch nous désignons *Das vierte Evangelium* par le chiffre I, et les *Studien* par le chiffre II.

Trajan les disciples de Jean réunirent en un seul livre les deux écrits de leur maître, en ajoutant le verset iv, 1. Cette « Apocalypse de Jean » devint le noyau autour duquel se constitua la bibliothèque johannique.

Pendant ce temps l'évangile de l'anonyme d'Antioche était resté plus ou moins ignoré. Vers 130 il tomba par hasard entre les mains d'un théologien, inconnu lui aussi, d'une grande Eglise d'Asie, un ecclésiastique très cultivé, mais qui n'était pas parmi les personnalités marquantes de son temps. Peut-être était-il judéo-chrétien. Il vit dans l'évangile l'œuvre d'un disciple de Jésus, le « bien-aimé », qui dans son imagination se confondit avec ce Jean d'Ephèse, en qui l'Eglise voyait déjà l'apôtre Jean. Il se fit un « saint devoir » d'offrir à l'Eglise cet évangile que, de bonne foi, il jugeait apostolique ; mais, pour qu'elle pût l'admettre plus facilement, il dut le présenter comme l'œuvre du fils de Zébédée et le mettre en harmonie avec les idées de son temps. Pour cela il introduisit dans le corps de l'évangile : *a*) les passages sur le « bien-aimé » et les Douze ; *b*) les citations scripturaires ; *c*) les notions de résurrection des morts et de jugement final, afin de donner à l'eschatologie un caractère très réaliste et de prévenir une interprétation gnostisante de l'évangile ; *d*) il présenta les apôtres et leurs successeurs comme les autorités établies par Christ dans l'Eglise, et *e*) il compléta le cadre chronologique en mentionnant les fêtes de Pâques en II, 13 et VI, 4 et des Tabernacles en VII, 2. En plus de ces additions, le « rédacteur » (*R*) opéra quelques déplacements, mais il ne retrancha rien de l'évangile antiochien. C'est cet « évangile primitif » que M. Hirsch a reconstitué et qu'il a traduit et commenté dans sa première publication (1).

En même temps que l'évangile ou peu après, le « rédacteur » publia la première épître destinée à appuyer le témoignage de l'évangile sur son auteur. Un collaborateur ou un successeur du rédacteur acheva son œuvre en développant la première épître (2) et en composant les deuxième et troisième épîtres, mais il ne toucha pas à l'évangile.

Toute l'œuvre du rédacteur et de son disciple se place entre 130 et 140.

(1) Beaucoup d'additions de *R* ne comprennent qu'un ou deux versets ; les plus importantes sont : VI, 67-71 ; XIV, 18-24 ; XV, 20b-xvi, 1 ; XVI, 16-23 ; XXI, 1-24. Des 867 versets de l'évangile (sans la péricope de la femme adultère), 258 proviennent de *R* (165 en entier et 93 en partie) ; 54 versets de *E* ont été déplacés par *R*, VIII, 53a et XXI, 25 sont des gloses postérieures à *R*. Il est intéressant de confronter ces résultats avec ceux d'un savant américain dont les hypothèses ont plus d'une analogie avec celles que nous étudions ici ; BACON (*The gospel of the Hellenists*, New York, 1932) admet qu'un rédacteur a fait dans l'évangile un certain nombre d'additions personnelles (112 versets) et a ajouté aussi des morceaux que l'évangéliste avait rédigés sans les incorporer à son œuvre (81 versets), au total 193 versets. Bacon et Hirsch s'accordent à faire du chapitre XXI l'œuvre de *R*, mais dans le corps de l'évangile ils n'attribuent en commun à *R* que 38 versets. — (2) Les versets ajoutés à I Jean sont les suivants : I, 2-10 ; II, 14-27 ; III, 13-17 ; IV, 13-16a ; V, 1-13 et les quatre premiers mots de I, 3.

L'évangile n'est pas attesté avant cette date ; aucun écrivain ecclésiastique du début du second siècle ne l'a cité ni utilisé, et au temps de Papias et de Justin il est un ouvrage récent qui ne jouit pas encore de beaucoup de crédit, puisque Papias lui préfère la tradition orale⁽¹⁾. Toutefois ces critères externes n'empêcheraient pas M. Hirsch de placer l'apparition des quatre ouvrages au cours de la décade précédente. S'il estime ne pas pouvoir le faire, c'est qu'en dernière analyse il voit dans v, 43 une allusion directe au faux-messie Barcochba.

Telle est la solution de M. Hirsch. Elle plaît d'abord par sa simplicité et son ingéniosité ; à la réflexion elle paraît peu convaincante, car elle fait appel à trop d'« inconnus ». Son « marchand » d'Antioche qui, tout en faisant des affaires à Jérusalem et en Palestine, prend des notes pour l'évangile qu'il écrira à son retour, est une figure aussi hypothétique que le « pélerin » dont nous parlait naguère M. Kundsin. En trente ans cet évangile n'aurait eu en somme qu'un seul lecteur capable de l'apprécier — le « rédacteur » de M. Hirsch — puisque la tradition n'a pas conservé le moindre souvenir d'un ouvrage né dans une des métropoles chrétiennes, que sa valeur devait pourtant sauver de l'oubli ! Ce rédacteur lui-même, plus cultivé, dit M. Hirsch, que la moyenne des évêques et presbytres de son temps, champion de l'ordre ecclésiastique contre « les gnostiques et les révolutionnaires », n'aurait laissé non plus aucune trace dans l'histoire, aucun des apologistes n'aurait évoqué sa mémoire ! Et nous ne disons rien des difficultés que soulève la théorie sur l'Apocalypse, un des éléments d'ailleurs les plus originaux du système.

Quelques remarques sur des points particuliers justifieront notre scepticisme. Tout d'abord la date assignée par M. Hirsch à l'apparition de l'évangile sous sa forme actuelle ne nous paraît pas possible, au moins pour deux raisons :

Les papyrus récemment mis au jour, le fragment johannique de Manchester, coté *P. Ryl. Gk. 457*⁽²⁾ et les *papyrus évangéliques* de Londres⁽³⁾ attestent que le quatrième évangile était connu en Egypte dans la première moitié du deuxième siècle ; par conséquent l'an 100 paraît un *terminus ad quem* des plus vraisemblables pour sa date de composition. De plus, *P. Ryl. Gk. 457* contient le verset XVIII, 32 que M. Hirsch attribue au rédacteur parce qu'il est une citation scripturaire, et les *papyrus de Londres* renferment une citation presque textuelle du verset V, 39, qui d'après M. Hirsch a été retouché par le rédacteur⁽⁴⁾.

(1) Cf. Eusèbe, *Hist. Eccl.*, III, 39, 4. — (2) C. H. ROBERTS, *An unpublished fragment of the fourth gospel in the John Rylands Library*, Manchester, 1935. — (3) H. Idris BELL and T. C. SKEAT, *Fragments of an unknown gospel and other early Christian papyri*, London, 1935. — Cf. *R. Tb. Pb.* 1935, p. 159-164. — (4) Cf. H. LIETZMANN, *Zeitschrift für die neutestamentl. Wissenschaft*, 1936, p. 118. On s'étonne que dans la préface des *Studien* M. Hirsch ait écarté si rapidement ces deux témoignages ; il est juste de reconnaître que son œuvre a été conçue et même en partie imprimée (voir la date des préfaces) avant la publication du papyrus de Manchester.

D'autre part, nous l'avons souligné tout à l'heure, M. Hirsch qui voit en v, 43 une allusion à Barcochba ne peut pas situer l'évangile remanié avant 132⁽¹⁾. Il semble bien que cet « autre qui vient en son propre nom » et que les Juifs recevront est une personne déterminée, connue des lecteurs, et non le personnage de l'Antichrist ou de l'agitateur messianique, comme le veut l'interprétation commune. Mais le nom de Barcochba ne s'impose pas, au contraire. Odeberg, dans son admirable commentaire⁽²⁾, montre de façon décisive, nous semble-t-il, que cet « autre » est Satan lui-même ; il vient « en son propre nom », car il n'est pas, comme le Fils, l'envoyé du Père ; et il est vraiment « autre » par rapport au Fils, comme le mensonge dont il est le père est le contraire de la vérité, dont le Fils est le roi ; les Juifs qui ne reçoivent pas Jésus (x, 43 a) recevront Satan, et ils l'ont déjà reçu, puisqu'ils sont ses fils et qu'ils accomplissent ses œuvres (viii, 44). Selon la « théologie » johannique un seul peut venir ἐν τῷ ὀνόματι τῷ ἰδίῳ, c'est celui qui, lorsqu'il profère un mensonge, parle ἐκ τῶν ἰδίων (viii, 44), et qui n'entre pas dans la bergerie par la porte comme « le bon berger », mais par « ailleurs », ἀλλαχόθεν (x, 2). Le texte sur lequel M. Hirsch s'appuie pour dater l'œuvre de son rédacteur n'a donc pas la portée qu'il lui prête ; en outre, ce texte qui exprime une pensée essentielle à Jean et qu'on retrouve dans deux versets (viii, 44 et x, 2) que M. Hirsch attribue à l'évangile primitif⁽³⁾, doit provenir de la même main qu'eux et non de la main d'un rédacteur. Et ceci nous amène au problème de la composition.

A la base de son analyse littéraire, M. Hirsch place les six points suivants qu'il considère comme *absolut sicher* (II, p. 42) : le chapitre xxi est un appendice et provient d'une autre plume que le corps de l'évangile ; primitivement le chapitre xvii suivait le chapitre xiv, les versets vii, 19-24 se plaçaient au début du verset v, 17, et les versets xii, 33-36 a venaient à la suite de viii, 28 ; le chapitre x a été remanié ; la remarque que ce n'est pas Jésus qui baptise mais ses disciples (iv, 2) et l'explication que la circoncision ne vient pas de Moïse mais des patriarches (vii, 22) sont des corrections du texte primitif. Le dernier de ces six points est le seul qui paraisse aller de soi ; encore s'agit-il de détails secondaires. Mais les cinq autres sont toujours fort discutés. L'idée que le chapitre xxi est de la même main que l'évangile a reçu l'adhésion de Bauer, Bernard, Schlatter et Vaganay, pour ne citer que quelques commentateurs récents, dont l'opinion n'est pas négligeable. Quant à l'hypothèse des « déplacements », dans laquelle se sont illustrés avant M. Hirsch tant de critiques anglo-saxons, elle déplace aussi les difficultés, car les nouveaux contextes ne sont pas plus coulants que les anciens, et surtout elle oublie que Jean a sa manière à lui de raconter et d'enseigner, qu'il aime à revenir après

(1) M. Hirsch reconnaît au moins qu'il est arbitraire de faire de v, 43 une glose, comme on l'a souvent soutenu (cf. *Studien*, p. 187). — (2) *The fourth gospel*, 1929 p. 226. — (3) Avec cette réserve qu'en viii, 44, *R* a remplacé « votre père Caïn » (*E*) par « votre père le diable ».

un intervalle plus ou moins long sur un fait ou une idée pour la mettre en relief.

Puisqu'il est évident que l'évangile a subi un travail rédactionnel, pense M. Hirsch, il importe d'établir quelle a été la part du rédacteur et ses raisons d'intervenir ; pour cela M. Hirsch utilise les cinq critères que nous avons énumérés plus haut. Ces critères sont solidaires de l'époque de la composition, puisque le rédacteur a voulu par son travail rendre l'évangile primitif plus accessible à ses contemporains ; dès lors que la date proposée par M. Hirsch est écartée, ces critères eux aussi perdent de leur valeur. En fait ils sont loin d'être décisifs. Nous ne pouvons songer à étudier dans le détail comment M. Hirsch les applique tous et dans tous les cas ; nous nous limitons ici à quelques exemples.

On comprend mal que le rédacteur ait introduit d'une part le cercle des Douze, rapprochant ainsi l'évangile primitif des Synoptiques, parce que l'Eglise n'aurait pas reçu un évangile qui ne mentionnait pas de ceux qu'elle considérait comme ses fondateurs (cf. I, p. 92 ; II, p. 66 s.), et que d'autre part le même rédacteur ait transformé les fêtes anonymes de II, 13 et VI, 4 en deux fêtes de Pâques, allongeant le ministère public de Jésus, qui dans l'évangile primitif durait une année comme dans les Synoptiques, et mettant ainsi l'évangile nouveau en contradiction avec les anciens (cf. I, p. 95-96). De plus, il faudrait accuser le rédacteur de négligence, puisqu'il aurait oublié d'identifier la fête anonyme de V, 1, et aussi de maladresse, puisqu'il n'aurait mentionné les Douze qu'en deux passages (VI, 67-71 et XX, 24) et omis de dire que le disciple « bien-aimé » était l'un d'entre eux. Le cercle des Douze est au contraire un élément ancien de la tradition, dont un évangile ne pouvait pas ne pas tenir compte, que Paul connaît déjà (I Cor. xv, 5), et dont l'institution peut procéder de Jésus lui-même⁽¹⁾.

Pour établir sa thèse que le rédacteur a voulu renforcer l'autorité ecclésiastique, M. Hirsch doit donner de la similitude du bon berger (Jean x, 1-10) l'explication suivante : dans cette péricope *E* ne présentait Jésus que sous les traits du bon berger et l'opposait aux docteurs de la loi, représentés par « les voleurs et les brigands ». *R* a remplacé, au verset 7, δ ποιμὴν par ή θύρα et il a ajouté le verset 9 ; par ces deux corrections il a donné un sens nouveau à la péricope : Jésus est la porte et les chrétiens sont les brebis ; le berger est le docteur apostolique, apôtre ou successeur des apôtres, et les voleurs et les brigands sont les hérétiques (cf. II, p. 82-83). Cette explication ne s'impose pas. Jésus qui dit : « Je suis le chemin » en XIV, 6 (M. Hirsch n'hésite pas à attribuer cette déclaration à *E*) peut fort bien dire ici : « Je suis la porte » ; l'image est différente, mais la pensée est la même. Dans les versets 1-10 Jésus est présenté à la fois comme le berger et comme la porte, de même qu'ailleurs il est dépeint comme celui qui donne le pain de vie et qui est le pain de vie, celui qui enseigne la vérité et qui est la vérité, celui qui montre le chemin et

(1) Cf. RENGSTORF, *Theologisches Wörterbuch zum N. T.*, t. II, 325-328.

qui est le chemin. Ici, comme partout dans l'évangile, il est le seul révélateur du Père et le seul par conséquent qui puisse amener à la vie ceux qui croient en lui ; les voleurs et les brigands sont les hommes qui prétendent entrer en possession du salut sans passer par le Fils, et tels sont les « Juifs » de l'évangile. Il n'est donc nullement question de l'Eglise comme telle, ni des luttes que ses chefs doivent soutenir pour maintenir leur autorité.

Il ne nous paraît pas légitime de limiter l'eschatologie johannique à la notion de la « vie éternelle » et d'attribuer les idées de résurrection des corps et de jugement final au rédacteur. Des textes comme vi, 40 et vi, 54 par exemple montrent que nous avons là deux aspects organiquement liés et inséparables de la pensée johannique, et non pas deux représentations juxtaposées. La christologie et la sotériologie de l'évangile perdent tout sens et toute valeur, si on leur enlève leurs éléments proprement eschatologiques, et ce n'est que sur le plan eschatologique que se résolvent les dualités johanniques⁽¹⁾.

Bref, il nous semble que M. Hirsch a conclu trop rapidement des difficultés d'ordre littéraire au caractère composite de la pensée johannique. Cette pensée, qui ose envisager toute l'histoire de la révélation dans le temps et dans l'éternité et qui sait unir d'une façon si cohérente le donné historique de la tradition à l'idée qui lui donne sa vraie signification, est éminemment systématique. Il reste que cette pensée n'est pas coulée dans une forme absolument satisfaisante, et qu'à ce point de vue la célèbre affirmation de Strauss, que l'évangile est lui-même la robe sans couture dont il parle, est un peu forcée. On peut supposer que l'auteur a été empêché de mettre la dernière main à son œuvre, et que ses éditeurs (xxi, 24), qui sont peut-être les rédacteurs du chapitre xxi, n'ont pas modifié formellement l'évangile lui-même.

Un simple mot encore à propos de la mort de Jean, fils de Zébédée. M. Hirsch ne pense pas que Jean soit mort en 44 avec son frère (Actes xii, 2) comme l'admettent après Wellhausen beaucoup d'exégètes et d'historiens, mais en 62 en même temps que Jacques, frère de Jésus selon l'avis et avec les arguments de Bacon. Aucune de ces deux dates n'est appuyée par des textes décisifs, et le martyre de Jean pourrait bien être aussi légendaire que son séjour à Ephèse. Nous accorderions plus de valeur à la donnée de Jean xxi, 23 ; elle se fait l'écho de la croyance que le disciple bien-aimé ne mourrait pas

(1) G. STÄHLIN, *Zum Problem der jobanneischen Eschatologie*, ZNTW, 1934, p. 225-259 ; cf. W. G. KUEMMEL, *Die Eschatologie der Evangelien*, Theolog. Blätter, 1936, p. 225-241. — H. PREISKER (*Das Evangelium des Johannes als erster Teil eines apokalyptischen Doppelwerkes*, Theolog. Blätter, 1936, 185-192), à l'extrême opposé de Hirsch, n'attribue à l'évangile primitif que l'eschatologie apocalyptique, afin de fonder sa thèse que l'évangile et l'apocalypse johanniques sont les deux parties d'un même ouvrage. Autant que Hirsch qu'il juge sévèrement, il méconnaît la cohérence des idées johanniques et leur forme particulière d'expression. Ceci dit, nous n'entendons pas nous prononcer sur sa thèse générale ; il la développera du reste dans un ouvrage plus étendu, dont il annonce la publication.

avant la parousie, et elle la combat en montrant qu'elle repose sur une parole de Jésus mal comprise. Ce verset n'a pu être écrit que peu de temps après la mort du « bien-aimé », pour apaiser le trouble provoqué par sa mort. Celle-ci se situe dans l'intervalle qui sépare la mort de Pierre, suggérée par le contexte, et la publication de l'évangile, puisqu'il est improbable qu'il ait jamais existé sans le chapitre xxi. S'il était établi que le « bien-aimé » fût l'apôtre Jean, Jean n'aurait pas été martyrisé en 62 ni à plus forte raison en 44. Le problème serait alors de rechercher pourquoi la tradition, qui nous fixerait indirectement la date de la mort de Jean, nous en aurait caché le lieu et les circonstances.

Mais il est temps de conclure. Si l'œuvre de M. Hirsch appelle de fortes réserves, si en définitive elle paraît orientée plutôt vers le passé que vers l'avenir, elle est loin d'être sans mérites et elle sera souvent consultée. Elle vaut par son effort de tracer un tableau d'ensemble de la bibliothèque johannique dont l'évangile ne peut pas être détaché, — et parce qu'elle renferme beaucoup d'observations de détail pénétrantes et justes qui ne sont pas solides de la thèse générale ; peut-être aussi parce qu'elle démontre à nouveau les inconvénients qu'il y a à méconnaître la grande unité d'inspiration de l'évangile johannique.

Ph. MENOUD.